

A photograph of a rugged, layered landscape. In the foreground, a wide, light-colored dirt path or clearing leads towards a steep, rocky cliff. The cliff face is composed of distinct horizontal layers of rock, with some areas showing reddish-brown hues. The ground is covered in sparse, low-lying vegetation and small rocks. The overall scene is arid and rocky.

LIRE LES FLEURS

Pour reprendre le propos de l'exposition « Manger les fleurs » qui se tient à la Galerie Sono (Paris), du 4 novembre au 18 décembre 2022, « les mots et les images ont-ils participé à ancrer des clichés de genre dans nos mœurs et, si tel est le cas, lequel des deux médiums permettrait de s'en défaire de la manière la plus efficiente ? Si les images courent parfois le risque de n'être considérées que comme des illustrations d'idées et, inversement, comme le soutient Kant les mots sont vides et ne servent qu'à organiser l'expérience, à quel système d'expression les êtres doués de sens sont-ils le plus réceptifs ? Dans l'idée d'une description de la nature, comme en témoigne d'une certaine manière le courant écoféministe, peut ainsi être relancé le débat autour de l'insatiable *Ut Pictura Poesis*. Fleur, faune, femme, fille, féminin sont autant de termes partageant d'une part une similarité linguistique, visuelle et sonore et d'autre, une finalité sémantique socialement construite. Une langue entièrement pensée par l'humain·e a-t-elle pu participer à définir des clichés de genre comme cette association du dit « féminin » au fleuri et, plus largement au végétal ? ».

Ce fanzine expérimental se propose de pousser au plus loin la réflexion sur l'opposition ou la complémentarité des images et des textes. En laissant une trace matérielle plus accessible (au sens financier) que les œuvres montrées durant l'exposition, ce reste matériel d'un projet physiquement éphémère se veut ouvrir des nouvelles voies de recherche sur le thème de l'écoféminisme et ce que des artistes contemporaines peuvent en faire.

Novembre 2022

Une collaboration de Mariana Hahn, Camille Dedenise, Alice Goudon, Karolina Laderska et Isaline Dupond Jacquemart, sous la direction d'Ainhoa Bourgeois.

as she becomes womb her hands drop and she lets herself
be ruled by the sounds around her
she made a clearing for her child
she would herself be eaten

~~i want to let myself be taken~~

slow births on ancient stones

big ones like beds of giants

still warm from the sun

only one eye open to the sky

she hears more

bodies trances hands *bellies, head and knees*

a cloth of acoustic nudity *found* around her ankles

an old old dance

hair falling

moving upwards

eating apples

she makes seeds of dough throwing them into the desert

her breasts are like bread

i almost collapsed inside this shelter ~~that i found~~

under an unforgiving sun

i found salt sand and ~~salt~~ *blue*

on full moon we made laugh *love*

taking part in archaic ~~rituals~~ *rituals of*

fertility

look up a contemplation of the skies

i am earth

an ample sign of concealed language

and yet i found you in your ~~obscurity~~





NATURA RITUALIS TRANSITUS

§ Ils disaient, parlant de Angélique Mongez, « elle peint comme un homme ».

§ À la Renaissance les femmes n'ont pas accès aux académies de peinture ni aux botteghe.

Elles peuvent uniquement exercer dans un atelier si leur père ou leur frère y travaille. Fede Galizia apprend la peinture dans l'atelier de son père. Je me demande, combien et qui sont les nombreuses femmes qui ont aidé les hommes dans les ateliers. Anonymisées, invisibilisées.

§ Dans ce contexte excluant les femmes des académies des Beaux-Arts, le père de Artemisia Gentileschi trouve un précepteur privé à sa fille, le peintre Agostino Tassi. Il la viole en 1611, elle a 17 ans. L'humiliation du procès, avec l'examen gynécologique et les supplices des sibeli. Elle peint Judith décapitant Holopherne en 1612. Deux femmes, Judith aidée de sa servante, décapitent le général dans son lit. Une image physique et violente, le sang jaillit et s'écoule sur les draps blancs.

§ Les violences faites aux femmes sont comme un sfumato peint par la patriarcat, les contours sont imprécis et enfumés.

§ Les femmes ne pouvaient pas signer de leur nom.

§ Elle appartiennent aux hommes. Elles ne s'appartiennent pas. Cela provoque une fissure en moi. Ce sentiment d'appartenir, de ne pas être légitime en soi pour soi, seule, est une sensation de mon existence que je connais. Elle est douloureuse.

§ 2022, je signe mes tableaux avec un pinceau de la marque Raphaël, de la série 8504, taille 3/0, diamètre 1,7 mm. Un après-midi de printemps, je suis sortie de l'atelier pour me rendre au magasin de fournitures de création. Je n'ai acheté que ce pinceau, un pinceau pour signer mes toiles, un pinceau uniquement dédié à cela. Signer mes toiles. Dans mon atelier à moi. Je signe mes toiles seules et l'odeur de l'huile de lin mélangée aux pigments me berce.

§ Au-delà des couleurs pigmentaires nous pouvons aujourd'hui compter les couleurs spectrales et imaginaires. Certaines couleurs n'ont pas d'existence pigmentaire. Je me demande quelle couleur imaginaire pourrait représenter le fait de signer mes toiles. Je me demande quelle couleur imaginaire pourrait représenter une femme qui signe ses toiles seule dans une chambre à elle.

§ Je crois qu'il pourrait s'agir d'une couleur nuage et écorchée, une couleur qui serait l'ambre de l'invisible avec l'ardeur du sang qui s'écoule entre ses jambes, une couleur en colère et en puissance, une couleur qui nage dans le dessous des eaux et tremble dans les cratères charbonnés et désobéissants.

§ Au Moyen-Âge on identifiait deux sortes de lumières : LUX, la source de la lumière, et LUMEN, la lumière réfléchi sur une surface. Cette couleur serait humide en tant que LUX et en tant que LUMEN, elle deviendrait une transcendance, elle transformerait tout les alentours. Elle métamorphoserait les choses, brûlant les violences sur le bûcher, et des cendres renaîtraient des pigments coulants, dociles et doux.

§ Ils torturaient et brûlaient celles qui dérangaient, ils brûlaient les sorcières. J'entends les cris sur les bûchers, les cris réels et les cris silencieux. Pourquoi détestent-ils autant les femmes plus libres que les normes ?

Cela provoque une fissure en moi. Isabelle Sorente écrit *Le Complexe de la Sorcière*. Elle me parle.

§ Une nuit chaude et lourde de printemps à l'atelier. Je peins. Les rideaux en voile de coton blanc s'engouffrent avec les odeurs d'essence de térébenthine dans les fenêtres en vent de l'atelier.

§ Ils peignaient les toiles historiques et religieuses, grandes oeuvres mettant en scène principalement des corps d'homme. Pour cela, il fallait étudier le nu masculin, ateliers interdits aux femmes. Des hommes étudiaient des corps d'hommes pour mettre en scène des œuvres d'hommes et des histoires d'hommes, des narrations institutionnelles dominantes, grandioses, les grands moments de l'histoire, les grands mythes religieux. Des hommes dans un monde d'homme sur des terres appartenant à des hommes.

§ Ces toiles que je peins sont trop petites. Je veux peindre plus grand que ces murs de cette chambre à moi. J'étouffe dans mes formats trop petits. Je veux du grand pour sortir du cadre petit imposé aux femmes, physiquement et symboliquement. Je veux peindre grand en dehors de mon atelier privé. J'entend mes toiles : elles chantent et font du bruit. J'aime bien cela.

§ Je ne veux pas que ma pratique soit associée à ma jeunesse, ma peau en abricot, la largeur de mon sourire et la beauté de mes cheveux qui ondulent sur mes épaules. Vous m'emmerdez avec ces injonctions à être belle et peindre sagement.

§ Autoportrait : on la voit mais elle est vieille. Elle a des cheveux blancs, elle ne peut plus procréer, elle devient inutile aux yeux du patriarcat. Pourtant, elle a la sagesse des écorces centenaires, la liberté des sorcières âgées. Ils la trouve folle. En plus, elle peint. Moi, je la trouve aussi puissante que le soleil du matin qui orne les montagnes.

§ Ça ressemblerait à quoi des allégories de femmes par des femmes ? Des histoires sans héroïsation herculéenne, des légendes du renouveau ? Si *Allegoria* devenait une déesse, qui serait-elle ?

§ Cette scène apparaît alors : dix-huit femmes autour d'un chêne ancien âgé de plusieurs astres. Elles chantent en cercle, une incantation longue de plusieurs jours et plusieurs lunes, une incantation dans une langue que le patriarcat ne connaît pas. Le sortilège invoqué est NATURA RITUALIS TRANSITUS et dans le mystique de leur salives et sueurs, elles apaisent la terre qui se meurt. Des ongles de leur pieds dans les pigments de la terre grandissent des plantes brutales et forcenées, des nouveaux gardiens des mondes naturels. De leur chevilles pendent et ondulent des bracelets en poésie, des rafales d'eau et des mélodies fécondes et humbles. De leur vagin s'écoulent des inspirations et des amours exaltés et extatiques. Leurs yeux sont révoltés, sans pupilles et brillants de rouge empourpré, elles pleurent du sang qui se transforme en pluie d'étincelles d'or. Autour d'elles et en elles, les esprits apparaissent, visibles et invisibles. Energies en ronde. Les racines du chêne s'étendent et enveloppent tout, détruisant ce qui détruit. NATURA RITUALIS TRANSITUS est une pause, une incantation qui entend et dit la souffrance et qui insuffle de la révolte, de la résilience, des racines et des graines.

§ La toile est grande, elle est faite en tempêtes d'amour et de rébellion, elle est plantée sous les racines du grand chêne, un *chiaroscuro* fait de soleils et de lunes, une *unione* farouche.





Cette peinture est la clef du concept de “l’armure névrotique”.

L’armure névrotique est le résultat visuel d’un mécanisme de défense psychique opaque, un bouclier forteresse, qui cache ce qui est vulnérable et isole du monde: l’entremêlement d’un processus de défense à un processus d’enfermement.

Une armure névrotique est invisible, fabriquée, portée et modulée par chaque individu.

Elle permet d’appréhender le monde et d’y progresser sans se refaire blesser à l’identique.

Dans sa phase primaire, l’armure névrotique est un bouclier protéiforme en mouvement qui s’adapte en réaction à chaque situation.

Si l’armure se fait transpercer et est altérée elle devient proportionnellement impénétrable et solide.

La phase finale de l’armure névrotique est une forteresse close et rigide, un refuge devenu hermétique, un bouclier qui protège les personnes névrosées tout en les enfermant dans un espace duquel ils ne peuvent plus s’échapper et où ils sont les maîtres des règles de leur monde, coupé des logiques d’autres mondes.

Dans cette phase finale, les mécanismes de défenses des porteurs des armures ne sont plus des réactions mais des réflexes qui perpétuent une logique intégrée résolvant une hostilité externe de manière automatique.



J'occupe une pièce froide et noire du rez-de-chaussée aux volets fermés
Dans laquelle mes pieds s'enracinent entre les joints des tomettes brunes
J'ai le jogging au corps
Un spot Makita sur batterie ou secteur
Lumière face au visage
Visage face au diaphragme
Et un velours vert chrome pendu au support de fond :
J'engendre des éclairs
— globes aveuglés par le flash
Je deviens matière

J'occupe une pièce froide et noire
Dans laquelle je me fabrique mes images
J'apparais : corps face à la lumière.
Entre les rainures des vantaux,
L'eau rentre par la fenêtre
Inondant la pièce d'un liquide trouble que mes mains enlacent doucement
Et de mes extrémités spongieuses, pollénisateurs hypertrophes,
Poussent des spadices jaunes en forme de massue
Émergeant d'arums rouges et blancs

J'ai la chair de poule
Je me souviens être corps, le vivre plutôt que l'avoir

Mes côtes me rappellent les rainures des vantaux
Mes clavicules, les sillons des spathes
Bientôt je baigne dans l'eau
Le vent bat les fenêtres
La foudre sillonne le ciel
Et les insectes xylophages parcourent la terre
Je m'épanouis dans la tempête
Où les formes des choses sont balayées d'un revers de main

Et dans les lagons verts ondoyants,
Membrane mucilagineuse enveloppante,
Qui devenir ?
Mon être en proliférations :
Immense calmar boréal
Dans l'étendue d'eau au centre d'un atoll
Dévorant l'île de ses membres mouvants,
Ou petit têtard au creux de mes mains

Puisque dans les lagons verts ondoyants
Les cerisiers ont commencé à fleurir,
Le saule tortueux au corps je me transmute
Car si toute est vraie, si tout est faux,
Qui devenir ?
J'occupe les espaces troubles
Je me déploie dans les interstices
Je squatte le genre comme un spectre

J'habite les désirs comme un soulèvement
Je pullule dans l'image
Je champignonne
Et que je me transfigure, que je me documente, que je me fictionne !
J'existe de mes places multiples
J'irradie, polymorphe

Mue imaginale
Imago, expulsant le méconium
Mon corps en proliférations

Et mes côtes me rappellent les rainures des vantaux
Mes clavicules, les sillons des spathes
Je baigne dans l'eau
Le vent bat les fenêtres
La foudre sillonne le ciel
Les insectes xylophages parcourent la terre
Je m'épanouis dans la tempête
Où les formes des choses sont balayées d'un revers de main

Et nous prenons l'espace
Nous sommes
Nous têtards
Nous calmars
Et bombant le torse
Nous occupons le genre du devenir comme un squat
Nous, nos corps, couverts de doutes et de fougères
Et qu'est-ce qu'on veut en dire et qu'est-ce qu'on ne veut pas en dire
Dans cette pièce froide, pavée de tomates, noire,
Le spot de lumière dirigé en pleine face :
Iels habitent les images,
Une fleur de pommier inondée de vert

J'attends que ça décante
L'eau se retire lentement
Laissant sec le zinc de la bassine
Et loin les paysages sous-marins
Une aurore
Un tourbillon au visage.

De nos doutes effervescents, postures multiples,
Prospèrent sur nos peaux des fougères
Car s'immiscant dans les interstices
Nous devenons
Lumière face au visage
Visage face au diaphragme :
Iels habitent les images,
Iels dans les lagons ondoiants

POLYMORPHE, avril 2022

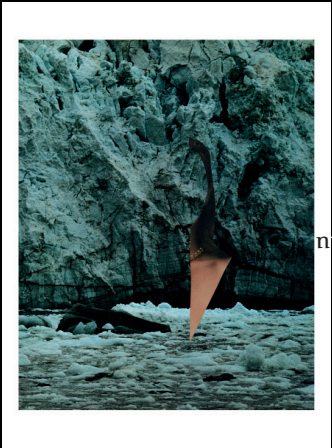




mes entrailles sont parmi les étoiles



librement



Les formes coulent à travers de ma peau



L'océan



Le dehors et le dedans des êtres

se brouille



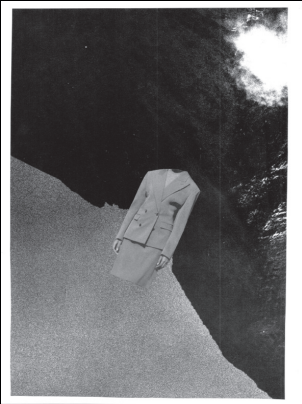
Il m'appelle à la maison



L'ascendant : Sagittaire

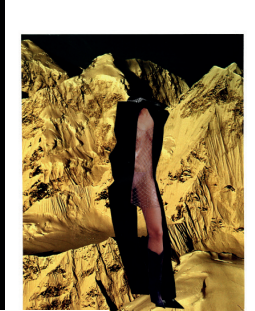
L'ascendant est censé révéler le fond de l'être, notre véritable nature. Plus nous grandissons, plus nous sommes censées nous imposer telle que nous sommes réellement et laisser s'exprimer nos tendances naturelles.

Il désigne donc le chemin de l'évolution de l'être, sa destination, contrairement au signe du Soleil qui marque le début.

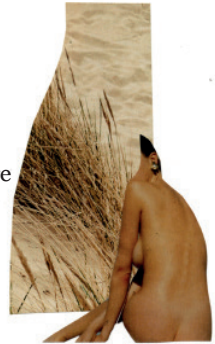


me déchire de l'intérieur

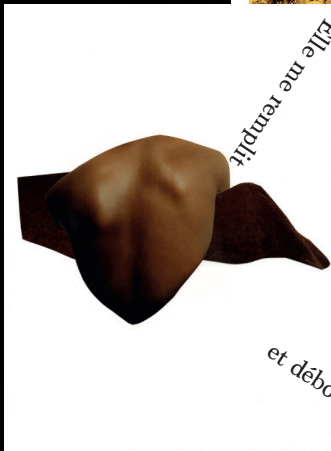
Mon corps dégage la chaleur



de cette terre



Elle me remplit



et déborde



Crédits ©

Mariana Hahn, « Poem », 2019. Texte

Mariana Hahn, *Chair and salt*, 2022. Installation

Camille Dedenise, *Vole*, 2022. Textile peint, cousu et monté en drapeau, installation.

Camille Dedenise, « Natura Ritualis Transitus », 2022, Texte.

Alice Goudon, *L'armure névrotique*, avril 2022. Acrylique sur toile, 150 x 150 cm. Et texte.

Isaline Dupond Jacquemart, *Composition nocturne : trois fleurs d'artichaut et un cordon rouge*, de « Dans les lagons », 2022.

Isaline Dupond Jacquemart, « Polymorphe », avril 2022.

Isaline Dupond Jacquemart, *Les arums des lagons*, dans « Dans les lagons », 2022.

Karolina Laderska, *L'ascendant : Sagittaire*, 2022. Assemblage de 12 collages de papier numérisé, 29,7 x 21 cm. Et texte.



SRUELF SEL ERIL